

Prologue

Là, un cochon qui court! David De Vriend l'aperçut au moment où il ouvrait une fenêtre du séjour pour laisser une dernière fois son regard glisser sur la place avant de quitter cet appartement à tout jamais. Ce n'était pas un sentimental. Voilà soixante ans qu'il vivait ici, soixante ans qu'il observait cette place, et il s'apprêtait à y mettre un point final. C'était tout. C'étaient ses mots préférés – chaque fois qu'il devait raconter, relater, témoigner de quelque chose, il prononçait deux ou trois phrases puis disait: « C'était tout! » Deux mots qui constituaient à ses yeux l'unique résumé légitime de chaque moment ou segment de sa vie. Les déménageurs avaient déjà pris les quelques effets personnels qu'il emportait à sa nouvelle adresse. Effets personnels – une curieuse expression, qui n'en produisait aucun sur lui, d'effet. Ensuite, les hommes de l'entreprise de débarras étaient venus emporter tout le reste, non seulement tout ce qui n'était ni scellé, ni cloué, mais aussi les chevilles et les clous, ils avaient arraché, démembré, évacué jusqu'à ce que l'appartement soit « nettoyé », comme on disait. De Vriend s'était préparé un café tant que la cuisinière était encore là et sa machine à expresso toujours en place, il avait observé les hommes, veillant à ne pas entraver leur chemin, il avait encore longtemps gardé en main la tasse à café vide et avait fini par la laisser tomber dans un sac-poubelle. Puis les hommes étaient partis, l'appartement était vide. Nettoyé. C'était tout. Encore un dernier regard par la fenêtre. En bas, il n'y avait rien qu'il n'eût connu, et voilà qu'il devait déménager parce que d'autres temps étaient venus – et c'est alors

qu'il vit... mais oui, c'était bien cela : là, en bas, il y avait un cochon ! En plein Bruxelles, dans le quartier Sainte-Catherine. Il était certainement arrivé par la rue de la Braie et avait dû courir le long de la palissade de chantier qui se trouvait devant l'immeuble. De Vriend se pencha par la fenêtre et vit le cochon obliquer sur sa droite au coin de la rue du Vieux-Marché-aux-Grains, éviter quelques badauds et échapper de peu aux roues d'un taxi.

Kai-Uwe Frigge, que le coup de frein brutal avait projeté en avant, retomba sur son siège. Il grimaça. Il n'était pas à l'heure. Il était énervé. Qu'est-ce qui s'était passé, encore ? En fait il n'était pas réellement en retard, c'est simplement que lorsqu'il avait un rendez-vous, il tenait à être présent dix minutes avant l'heure convenue pour pouvoir passer aux toilettes et rajuster en vitesse sa tenue, ses cheveux trempés de pluie, ses lunettes embuées, avant que n'arrive la personne qu'il devait rencontrer...

Un cochon ! Vous avez vu ça, monsieur ? s'exclama le chauffeur de taxi. Pour un peu il me sautait sur le pare-chocs ! (L'homme se pencha loin au-dessus de son volant.) Là ! Là ! Vous le voyez ?

Cette fois, Kai-Uwe Frigge le vit. Il essuya la vitre du revers de la main, le cochon filait sur le côté, le corps trempé de l'animal brillait d'un rose sale à la lueur des réverbères.

Nous y sommes monsieur ! Je ne peux pas vous rapprocher plus que ça. Tu parles d'une histoire ! Un porc qui fonce dans ma voiture, ou tout comme ! De quoi se faire un sang de cochon, c'est le cas de le dire !

Fenia Xenopoulou était installée au restaurant Ménélas, à la table la plus proche de la grande vitrine avec vue sur la place. Elle était arrivée beaucoup trop tôt et cela l'agaçait. Qu'elle soit déjà assise à l'attendre au moment où il entrerait n'était pas un signe de maîtrise de soi. Elle était nerveuse. Elle avait craint que la pluie ne provoque un bouchon, elle

avait surévalué le temps de parcours. Du coup, elle en était déjà à son deuxième ouzo. Le serveur lui voletait autour comme une guêpe importune. Elle regarda fixement le verre et se donna l'ordre de ne pas y toucher. Le serveur apporta une carafe d'eau fraîche. Puis lui déposa une petite assiette pleine d'olives – et dit : Un cochon !

Je vous demande pardon ? Fenia leva les yeux, constata que le garçon, fasciné, regardait à l'extérieur, sur la place, et le vit à son tour : le cochon courait en direction du restaurant, il courait d'un galop ridicule avec ces petites pattes courtes qui se balançaient d'avant en arrière sous le corps rond et lourd. Elle crut d'abord qu'il s'agissait d'un chien, de l'une de ces bestioles répugnantes qu'engraissent les veuves – mais non, c'était bien un porc ! On aurait dit qu'il sortait d'un illustré : elle distingua le groin et les oreilles sous forme de lignes et de contours, comme on les dessine pour les petits ; mais celui-ci semblait provenir d'un livre d'horreur pour enfants. Ce n'était pas un sanglier, c'était un cochon domestique, certes crasseux, mais indiscutablement rose, qui avait quelque chose de fou, quelque chose de menaçant. La pluie ruisselait sur la fenêtre, Fenia Xenopoulou vit à travers ce filtre trouble le cochon freiner tout d'un coup devant quelques passants en tendant ses petites pattes, déraper, se jeter sur le côté, se tordre les pieds, reprendre son équilibre et repartir en galopant, cette fois en direction de l'hôtel Atlas. Au même moment, Ryszard Oswiecki quitta l'établissement. À l'instant où il sortit de l'ascenseur pour traverser le foyer de l'hôtel, il avait déjà remonté la capuche de sa veste sur sa tête ; il s'éloignait à présent sous la pluie, d'un pas pressé, mais pas trop rapide, il ne voulait pas attirer l'attention. La pluie tombait à pic : la capuche, la démarche hâtive, tout cela était parfaitement normal et anodin dans de telles circonstances. Personne ne devait pouvoir affirmer ultérieurement dans sa déposition qu'il avait vu un homme prendre la fuite,

un homme à peu près de son âge, approximativement de sa taille – quant à la couleur de la veste, bien entendu, le témoin se la rappellerait aussi... Il obliqua soudain vers la droite, entendit des appels énervés, un cri et un étrange halètement mêlé de couinements. Il s'arrêta un bref instant et regarda derrière lui. C'est alors qu'il remarqua le cochon. Il eut du mal à en croire ses yeux. Il y avait un cochon entre deux de ces poteaux en fer forgé qui jalonnaient le parvis de l'hôtel, il se tenait là tête baissée, dans la posture d'un taureau prêt à charger, il avait quelque chose de grotesque, mais aussi de menaçant. L'énigme était complète: d'où venait ce cochon, pourquoi était-il là? Ryszard Oswiecki eut l'impression qu'au moins pour ce qu'il en voyait à présent, toute vie s'était figée et gelée sur cette place; les petits yeux de l'animal portaient le reflet luisant de l'enseigne au néon qui brillait sur la façade de l'hôtel – à cet instant, Ryszard Oswiecki se mit à courir! Il partit sur sa droite, regarda encore une fois derrière lui, le cochon leva d'un coup le crâne en reniflant, fit quelques menus pas en arrière, se retourna et traversa la place de biais, en courant, pour rejoindre la rangée d'arbres qui se dressaient devant le centre culturel flamand De Markten. Les passants qui avaient observé la scène suivaient des yeux le cochon, et non l'homme à la capuche – c'est alors que Martin Susman vit l'animal. Lui habitait dans l'immeuble voisin de l'hôtel Atlas et ouvrait sa fenêtre à ce moment précis pour aérer un peu. Il n'en crut pas ses yeux: ça ressemblait à un cochon! Il était justement en train de réfléchir à sa vie, aux hasards qui avaient fait que lui, un enfant de paysans autrichiens, vivait et travaillait désormais à Bruxelles, il était d'une humeur où tout lui paraissait fou et étranger, mais un cochon en liberté galopant en bas, sur la place, c'était trop fou, ça ne pouvait qu'être un mauvais tour de son imagination, une projection de ses propres souvenirs! Il voulut vérifier, mais il ne voyait plus l'animal.

Le cochon courut en direction de l'église Sainte-Catherine, traversa la rue du même nom, resta sur sa gauche pour éviter les touristes qui sortaient du lieu de culte devant lequel il passa, toujours au galop, avant de se diriger vers le quai aux Briques. Les touristes riaient, considérant sans doute cet animal stressé et déjà proche de l'apoplexie comme un élément folklorique, un phénomène local quelconque. Plus tard, certains chercheraient dans leur guide s'il en existait une explication. Après tout, ne lâche-t-on pas des taureaux dans les rues de Pampelune, en Espagne, pour je ne sais quel jour de fête? Peut-être fait-on la même chose à Bruxelles avec des cochons? Qu'elle est sereine, la vie, quand c'est là où l'on ne s'attend nullement à tout comprendre que l'on est confronté à l'incompréhensible.

À cet instant précis, Gouda Mustafa tournait au coin de la rue et manqua entrer en collision avec le cochon. Manqua? L'animal ne l'avait-il pas touché quand même, n'avait-il pas effleuré sa jambe? Un cochon? Pris de panique, Gouda Mustafa fit un bond de côté, perdit l'équilibre et tomba. Il était à présent allongé dans une flaque d'eau, il s'y retourna à plusieurs reprises, ce qui ne fit qu'aggraver les choses, et pourtant s'il se sentait souillé, ce n'était pas par la crasse du caniveau mais par le contact avec l'animal impur.

Il vit alors une main qui descendait et se tendait dans sa direction, il découvrit le visage d'un homme d'un certain âge, un visage triste, soucieux, trempé de pluie – le vieil homme avait l'air de pleurer. C'était le professeur Alois Erhart. Gouda Mustafa ne comprit pas ce qu'il disait, il reconnut seulement le mot « okay ».

Okay! Okay! dit Gouda Mustafa.

Le professeur Erhart continua à parler, en anglais, il dit que lui aussi était tombé ce jour-là, mais il avait l'esprit tellement confus qu'il prononça *failed* au lieu de *fell*. Gouda Mustafa ne le comprit pas et répéta: *Okay!*

Mais déjà le gyrophare approchait. Les secours. La police. Toute la place tournoyait, clignotait, tressaillait au rythme de sa lueur bleue. Les véhicules d'intervention fonçaient dans un hurlement de sirène vers l'hôtel Atlas. Le ciel au-dessus de Bruxelles faisait son devoir : il pleuvait. Et l'on aurait dit à présent que les gouttes de pluie lançaient des éclairs bleus. À cela s'ajouta alors une puissante bourrasque qui arracha et retourna le parapluie de plus d'un passant. Gouda Mustafa prit la main du professeur Erhart et accepta son aide pour se relever. Son père l'avait bien mis en garde contre l'Europe.